Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 145 (2000)
Heft: 11

Artikel: Alcool et guerre en ex-Yougoslavie
Autor: Nahoum-Grappe, V.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346072

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alcool et guerre en ex-Yougoslavie

Le conflit en ex-Yougoslavie s'est déclenché au printemps 1991. Il n'est pas facile de caractériser un conflit du point de vue des sciences sociales, c'est-à-dire ni journalistique ni politique. En l'état actuel de nos données et du dossier, le point de vue sociologique et anthropologique peut aider à poser certaines questions, bien que cette guerre ne soit pas terminée, et que le travail d'enquête sur le terrain soit toujours difficile (sinon impossible). Il ne s'agit pas ici de décrire l'histoire du conflit, mais d'en dessiner certaines spécificités. (...)

V. Nahoum-Grappe[1]

Le conflit était prévisible, mais son intensité, son extrême cruauté contre les civils due à la pratique de l'épuration ethnique, cette forme spécifique d'assassinat des peuples, étaient imprévisibles même pour des responsables de haut niveau, à plus forte raison pour les citoyens de toutes les régions, stupéfaits, en face des chars. Il y a un aspect incompréhensible dans cette guerre pour les acteurs eux-mêmes : elle n'a rien à voir avec la guerre de 1914-1918 entre la France et l'Allemagne, où toute une pédagogie de la différence était en place – même le plus ignare des Français savait qu'il n'était pas un Allemand et pourquoi on allait se battre ! Mais dans cette guerre-ci, combien de jeunes rencontrés de tous les côtés ne se sont posés sérieusement la question de leur identité « nationale » (on disait sous Tito «nationale» et très rarement «ethnique») que lorsque le conflit s'est déclenché: ils ont relu leur carte d'identité, interrogé les parents. A Belgrade, dès que l'alcool produit un peu son effet le soir, combien de «purs» Serbes avouent: «ma mère est croate, mais je ne le dis pas». Car seulement 60% des habitants en Serbie sont «Serbes de souche». Combien de Serbes ont quitté la Bosnie de Karadjic, leur leader local, parce qu'ils refusent cette guerre aussi absurde que sanglante. Combien de couples mixtes ne peuvent choisir une identité pour les enfants! (...)

> Tous les responsables de haut niveau que nous avons rencontrés depuis trois ans (diplomates, intellectuels, etc.), dans tous les camps, le président de l'ancienne Yougoslavie jusqu'en 1991, Raif Dizdarévic rencontré à Sarajevo en octobre 1994, ont juré que, bien sûr, ils savaient que quelque chose n'allait pas mais que, jamais, ils auraient pensé qu'une telle sauvagerie soit pensable...

«Anatomie» d'une guerre

(...) Ce conflit reste stupéfiant et mal compris par ses victimes mêmes, comme par ses acteurs. Combien de jeunes soldats serbes ne comprennent pas pourquoi ils doivent tuer leurs anciens voisins. Sa cruauté est aussi en partie due à ce coefficient d'arbitraire, de construction perverse d'une propagande qui a inventé un ennemi et cultivé la haine là où l'entente existait aussi. Mais avec les massacres et le travail de la mort sur la pensée du survivant, les haines, les soifs de vengeance viennent conformer en partie, mais après coup, ce qui était au départ pure propagande touchant à l'agresseur.

L'histoire tragique de cette guerre est aussi celle du passage dans la réalité de l'aspect le plus délirant de la propagande nationaliste serbe, héritière des techniques du régime précédent: ainsi son exhibition obscène de cruautés dans les médias de

[1] *Psychiatre, EHESS, CETSAH associée au CNRS. Son article a paru dans la revue* Médecine et armées, *1995, 23, 5. Nous reprenons de larges extraits du début de l'article. Les sous-titres sont de la rédaction. Les lecteurs qui le désirent peuvent demander une photocopie du texte complet au rédacteur en chef.*

Belgrade, quelques années avant le conflit (cruautés sensées menacer les Serbes) ont été réalisées sur le terrain en tant que vengeance «ethnique» et prévention! Il faut compter au nombre des victimes psychologiques les populations civiles serbes au nom desquelles on a fait ce dont elles croyaient être victimes, à savoir l'épuration ethnique! La thématique des viols systématiques, la montée aux extrêmes des récits de cruauté, les références aux profanations des lieux de cultes et de culture était centrale dans cette propagande, cruautés purement inventées on le sait maintenant et fabriquées en fonction d'un imaginaire emprunté aux basses eaux de la «hard» pornographie sadienne, tellement répandue dans la culture vidéo des banlieues urbaines à l'Est. Les injures politiques en pays communiste ont toujours été d'une grande violence («rat venimeux», «chien pourri», etc.); elles offrent déjà tout un programme de haine: il faut écraser le «rat venimeux», nettoyer la «pourriture» etc.

De plus, il régnait dans ces régimes un mépris pour l'individu citoyen, toujours identifié à une «classe» ou une «nationalité». Ce mépris, inscrit dans tout l'appareil d'état et sensible à tous ses niveaux de fonctionnement en temps de paix, est aussi l'une des conditions qui ont rendu possible un tel dérapage. (...)

A la guerre, boire ou ne pas boire?

La question des consommations d'alcool sur laquelle nous travaillons en tant qu'anthropologue nous permet de mettre au jour certains traits spécifiques du conflit. (...) Il faut donc souligner que notre lecture se fonde essentiellement sur la base des témoignages recueillis par nous-mêmes et croisés avec les enquêtes internationales (ONU, CEE) ou celles d'organisations non gouvernementales disponibles, de plus en plus nombreuses et complètes avec le temps.

Dans un entretien récent, le médecin général, Maurice Bazot, (...) a expliqué que «le récent développement des technologies de l'armement a déjà participé à l'éradication de l'alcoolisation dans l'armée. Que ce soit au combat ou à l'entraînement, la précision et la sophistication des armes actuelles sont incompatibles avec l'état de l'alcoolémie, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité de l'utilisateur et de son environnement direct. D'ailleurs, la guerre du Golfe (au-delà des impératifs religieux locaux) a été la première guerre sans alcool de l'histoire.»

Par contre, la guerre suivante, déclenchée (sans avoir été déclarée) au cœur de l'Europe dans l'espace «yougoslave» (terme qui signifie Slaves du Sud) au printemps 1991, montre à l'évidence un usage patent, visible de l'alcoolisation au sein même des forces militaires et paramilitaires. La présence de l'alcool dans cette guerre montre à l'anthropologue les liens symboliques, «efficaces» existant entre alcool et mort, alcool et victoire, alcool et virilité, ainsi que le lien psycho-sociologique entre les consommations de psychotropes licites ou illicites et les situations de guerre où la conscience collective d'un accroissement des risques s'intensifie dans l'espace civil et militaire. Toutes les manières de consommer, de dormir, de parler, de diffuser les informations, de consommer sont alors bouleversées.

Dans le conflit actuel en ex-Yougoslavie, on ne peut que constater une ostentation du boire alcoolisé au sein même du personnel combattant, régulier ou non, pas seulement avant le combat (moment classique (l'alcoolisation à but «psychoactif») ou après, en signe de vic-

Manipulation de l'information

Les témoignages les plus importants viennent des acteurs eux-mêmes, journalistes qui donnent leur déposition et avouent: «On retirait les cadavres de la morgue pour faire nos émissions (témoignage recueilli par nous en 1994 auprès d'un journaliste de Belgrade). Seule l'agence Tanjug de Belgrade a le droit d'entrer, avant les observateurs et les humanitaires, dans les villes «purifiées», juste après le combat. De nombreuses cassettes mêlant images de camps de concentration de la dernière guerre et images trafiquées de cette guerre ont été montées et diffusées auprès des émigrés yougoslaves, notamment en France en 1991.

toire ou pour se consoler de l'échec, mais aussi pendant le combat! Ce boire, très présent dans les images et les récits de la guerre, reflète une de ses spécificités, liée à l'inégalité première du rapport de force entre l'agresseur et les agressés. Cette extrême confort de la supériorité en armement lourd (et même léger jusqu'en 1993) permet comme une trop grande paix en plein combat du côté de l'attaquant qui ne redoute jamais une contre-attaque!

Pendant le conflit en Bosnie-Herzégovine, les forces croates forçaient-elles sur l'alcool comme les forces serbes au Kosovo. Ici le président Tudjman avec sa garde raprochée.

Une alcoolisation plus élevée que dans d'autres conflits...

Combien de bouteilles de Slivovic, célèbre alcool de prune, mais aussi de whisky (plus chic, plus cher, visible surtout chez les chefs, comme de nombreuses photographies nous le montrent pour le général serbe Mladic) sont brandies sous l'œil des caméras, comme signal de victoire. De nombreux témoignage et images filmées montrent une alcoolisation visible, fièrement arborée comme signe de virilité guerrière, en action au moment de la victoire, comme son signal, alors même que le règlement de l'ancienne armée fédérale interdit la consommation alcoolisée au soldat.

Cette alcoolisation ostentatoire apparaît donc aussi en pleine action de guerre. Du côté de l'attaquant, les risques n'existaient pratiquement pas pendant au moins les deux premières années de guerre, que ce soit à Vukovar ou à Sarajevo: ils peuvent boire, jouer aux échecs, faire tirer à l'ami russe de passage ou faire du ski en hiver à Pale (...)! Ces soldats et miliciens de l'armée, responsables de l'agression, sont habitués à l'absence totale de risque pendant le combat depuis le début de leur action. Ils n'ont pas l'habitude d'une vraie guerre, ce que démontre leur habitude de se venger systématiquement contre les civils à portée de leur artillerie lourde, lors des contres-offensives bosniaques réellement militaires (...). Une guerre, où soldats et miliciens sont tranquilles en pleine action unilatérale, ouvre un espace «d'ennui», une sorte de confort peinard de leur côté, en plein cœur de l'action.

L'agresseur est tranquille, il ne risque rien, il s'ennuie presque, à peine distrait par l'idée de la mort, du malheur incommensurable qu'il inflige à son ancien voisin et ami. Il boit alors un coup. Cette alcoolisation spécifique «pendant l'action» est liée aussi à la forte présence sur le terrain de groupes armés paramilitaires; la commission d'enquête de l'ONU en a dénombré quarante-cinq dans son dossier déposé en mai 1994 à Genève. Tous ne boivent pas, bien sûr, mais le boire est particulièrement visible. (...) Quelques milices affichent une sobriété distinctive, alors que de nombreux soldats de l'armée régulière sont cités comme buvant. La prise d'alcool par le jeune soldat, enrôlé dans des milices ou l'armée, est liée au type de travail qu'on lui demande, les témoignages des déserteurs sont instructifs.

Un jeune homme de Sarajevo, à moitié serbe, enrôlé un peu au hasard dans une milice, a été fait prisonnier. Il a donné son témoignage, après une condamnation et un procès surveillé par des observateurs étrangers: «Le moment, quand on tue, est terrifiant. Tu dois le faire, car il est derrière toi, et armé. Derrière moi, un homme était debout, j'entendais la répétition du fusil. J'ai dit: «Je ne veux pas» «Tu dois, disait-

il, et il a dirigé le fusil contre moi. C'était la fusillade. De toute la population civile. De gens innocents. Beaucoup de personnes. Je me souviens de cela. J'ai rêvé de cela souvent après: la position du fusil quand je tire, quand je tue, le moment où la victime tombe, et tout cela. Et encore vient le commandant: «Viens, tu dois aller!» Je ne dois pas refuser, puisque ce sont les ordres et, si je n'obéis pas, c'est la balle au milieu du front. J'ai commencé alors à boire énormément. Quand j'étais à Sarajevo, je ne pouvais même pas en rêve tuer une poule. Maintenant tout m'est devenu égal. Deux ou trois fois, je me suis enivré, je suis parti, j'ai lancé deux bombes. Je n'en pouvais plus.»

Boire exhibé et prosélyte...

(...) Tous les soldats français de la FORPRONU, que nous avons interrogés, mentionnent ce boire exhibé et prosélyte, lié aux fêtes orthodoxes et signe d'une culture qui associe alcool et virilité en temps de paix. Le guerrier, qui est capable de verser le sang de l'autre (mais aussi en principe le sien), doit aussi savoir boire, c'est-à-dire boire sans compter mais en restant debout, maître de soi dans la cuite. (...)

Il y a aussi une présence de l'alcool dans les périodes d'attente et de vide, qui sont souvent liées à l'état de siège, de tension latente entre les moments plus durs: lorsqu'il a bu, le milicien, le soldat chante et surtout tire en l'air vers le ciel. Plus le boire est avéré, plus les fusils «partent tous seuls». Faudrait-il dire «parlent tous seuls»? Que de témoignages sur le lien entre le bruit de détonations la nuit et le boire présumé du soldat, du milicien qui tire en l'air pour «rien» ou qui, en tombant ivre mort, déclenche le coup involontaire. Nous avons vérifié cette ambiance nocturne où les tirs aléatoires et le boire collectif bercent les villes assiégées. En octobre 1994, à Sarajevo, les habitants disent «Encore un qui a trop bu!», après une déflagration nocturne sans cause sérieuse.

Dans cette guerre, tout se passe comme si les conduites d'alcoolisation étaient plus visibles, plus apparentes dans les récits (témoignages, reportages) et dans les images. Cette alcoolisation nocturne qui se traduit par un usage gratuit des armes à feu est un signe d'anomie, c'est-à-dire de moindre encadrement des individus par la société globale: les habitants se terrent chez eux, et d'inquiétantes figures tournent en ville, cette ambiance particulière fait partie de la guerre, de sa menace diffuse, lorsqu'elle se rapproche dans le temps ou l'espace. De nombreux témoignages montrent qu'un an avant le conflit dans les régions critiques, les nuits ont été marquées par un désordre croissant lié à la présence de bandes armées et souvent ivres.

Pourquoi la présence si visible du boire dans le conflit ex-yougoslave qui est aussi une guerre moderne, menée par l'ancienne armée de Tito, sa logistique technique et ses études stratégiques, avec la présence d'engins sophistiqués, de bombes modernes aux côtés de vieux coucous désuets, destinés au sacrifice des premières lignes, formés d'éléments dont on veut se débarrasser. Il est évident que les experts militaires de cette guerre moderne ne «boivent pas», ainsi que bon nombre de miliciens; «les pires ne boivent pas», disent les réfugiés. Mais le fait que l'alcool soit tellement présent sur le terrain même des combats, avant, pose question: sommes-nous en face d'une résurgence des guerres sauvages balkaniques, avec usage du couteau et exhibition du boire alcoolisé viril? Ou bien ce boire exhibé autant qu'excessif serait-il l'indice d'un aspect spécifique de la guerre?

A notre avis, le boire alcoolisé si intense du côté de l'agresseur marque un trait spécifique de cette guerre, au demeurant fort moderne, à savoir son manque de raison, de sens pour le soldat lui-même qui se rend bien compte qu'il tue ses «voisins et amis», comme de nombreux déserteurs l'expliquent. Le soldat qui n'adhère pas au sens, au but de la guerre qu'il fait

Les étudiants du mouvement pour la paix de Belgrade, qui ont effectué les plus importantes manifestations contre Milosevic, avant la guerre et à son début, ont été placés en première ligne sur de vieux chars russes désuets à Vukovar (automne 1991) et n'en ont pas réchappé. Derrière venaient les chars modernes, performants, conduits pas des soldats chevronnés...

sera plus susceptible de boire qu'un autre; de plus, il est très proche des victimes. De nombreux articles dans la presse ont aussi décrit comme perpétuellement ivres les acteurs du génocide perpétré au Rwanda.

La proximité culturelle et communautaire entre bourreaux et victimes accroît la précision, l'exactitude du geste cruel, qui sait toucher l'espace intérieur de la victime, dont la mort serait trop douce. Si cette proximité accentue la douleur et la stupeur de la victime, elle plonge aussi certains bourreaux dans une démoralisation masquée par l'alcool. La parole des déserteurs de plus en plus nombreux à témoigner, doit être entendue, comme celle-ci. Il s'agit du gardien du camp de concentration de Susica (été 1992) en Bosnie-Herzégovine «serbe»: «The worst part of it was knowing the prisonners. He said tugging nervously at his beard. I had grown with these Muslisms, as had all the guards. And yet we beat them with piece of timber and iron rods. How could anonyme imagine such things before they started? »

Si, lui, l'acteur n'imagine pas comment est possible ce qu'il fait, comment les victimes, comment nous, les témoins, pouvons-nous comprendre? En fait, la pratique de la cruauté extrême se passe de raison à partir du moment où elle est institutionnalisée, et un brave type bat à mort son voisin d'enfance. A la stupeur éprouvée par les victimes, et dont certains dans les camps de réfugiés, dans les villes assiégées ne reviennent jamais, correspond un malaise sensible du conscrit présent en face, qui a le choix entre une alcoolisation permanente qui l'aide à brouiller le cadre du réel ou une régression à la caricature d'un «ethnisme» passé de sens en cette fin du XXe siècle, où les sociétés sont de plus en plus homogènes sociologiquement, à plus forte raison pour cette génération éprise de Rock'n Roll et de films américains.

Une invasion de l'intérieur

Il ne s'agit pas ici de traiter du sujet «Alcool et guerre» mais, grâce à ce thème, de tenter de définir un trait spécifique du conflit en ex-Yougoslavie. Nous pensons que cette intense alcoolisation, apparemment présente au sein du dispositif de l'agression (armée régulière et milices), a un rapport avec le type d'action militaire exigée sur le terrain, c'est-à-dire pas seulement une guerre contre des objectifs proprement politiques ou économiques, mais aussi le «sale travail» de l'épuration ethnique, qui constitue une forme de génocide et qui s'exerce contre des populations culturellement et sociologiquement proches et mêlées. (...)

Cette invasion de l'intérieur est pratiquée contre des civils choisis apparemment sur des bases ethniques, mais en réalité sur des bases politiques: les «nôtres» sont ceux qui partagent un système de valeur particulier, et bien des Serbes sont rangés avec les «autres» et assassinés comme «mauvais Serbes». (...) Il s'agit d'un conflit où un dispositif militaire défini comme ennemi prend pour cible une fraction de la population civile. Ce modèle explique en partie la présence particulière de l'alcool, compte tenu du fait que l'alcoolisation en temps de paix était intense aussi dans tout l'espace yougoslave: le soldat se démoralise au fur et à mesure qu'il se fatigue de la propagande, lorsque les raisons de faire la guerre ne lui apparaissent pas comme justes. En même temps, cette guerre européenne en cette fin du XXe siècle est tout à fait «moderne» et réfléchie, pensée au plan stratégique comme au plan technique, préparée par le dispositif militaro-bureaucratique de Belgrade. Cette contradiction entre une guerre moderne et des traits apparemment archaïques du conflit, d'une cruauté extrême contre les civils, de l'avis général des observateurs extérieurs, tient à la nature même du conflit, à sa spécificité. (...)

V. N. G.